toute démocratique. En même temps, sa puissance extérieure s'étend sur toute la Toscane par des acquisitions ou des conquêtes; Pistoïa en 1329, Volterra en 1361, Arezzo en 1384, Pise en 1406, Cortone en 1413 et Livourne en 1421, lui sont soumises. Mais le peuple marche à grands pas vers la monarchie, et, malgré la conservation des magistratures républicaines, les gonfaloniers, les prieurs, les Médicis exercent en réalité une monarchie modérée.

On comprend tout l'intérêt d'une histoire qui renferme tant d'événements dramatiques, surtout quand l'auteur a été mêlé aux événements politiques de son époque, et quand le patriotisme l'inspire. Il n'est donc pas étonnant que B. L. Aretino ait composé une œuvre des plus remarquables; ce qui surprend, c'est qu'il l'ait écrite en latin, lorsque Dante avait déjà constitué la langue italienne dans sa *Divine Comédie*. Son latin est d'ailleurs pur, élégant, bien que parfois légèrement emphatique.

Florence (HISTOIRE DE), par Machiavel, en huit livres (1522). Cet ouvrage a mérité à Machiavel un rang à part parmi les historiens. Le point de vue nouveau auquel il se plaçait, en élevant l'histoire à une hauteur que les anciens n'avaient point connue, indiqua la route où devait s'engager, mais dans un but tout différent, Bossuet, et où Gibbon, Robertson et Voltaire le suivirent. Entreprise à la demande d'un pape (alors cardinal), l'histoire de Machiavel, si peu favorable au saint-siége, débute par un chef-d'œuvre dont on n'avait point d'exemple; son premier livre, dont le style est comparable à celui de Thucydide, par la rapidité, la clarté et la précision, est un admirable tableau des événements qui ont ébranlé et détruit l'empire romain, fondé sur ses ruines les Etats nouveaux, et amené les révolutions que subit l'Italie avant d'arriver à la situation où elle se trouvait du temps de l'auteur. Ce vaste panorama est le seul où un pareil nombre de faits et d'époques soit distribué dans un ordre aussi régulier, où le discernement entre les petites choses et les grandes soit aussi judicieux, où les résultats soient aussi bien rattachés aux causes et les conséquences aux principes, où l'ordre méthodique dans le récit soit aussi lumineux, et la marche successive aussi rapide. Les factions avaient fait les malheurs de Florence; Machiavel s'est appliqué à peindre ces tristes vicissitudes. La victoire de l'un des partis n'amène le plus ordinairement qu'un changement d'excès. Il semble que l'historien cherche partout, entre les deux partis rivaux, ce pouvoir régulateur qu'il regardait comme l'élément le plus parfait d'une constitution politique. Aucun autre historien de Florence ne raconte ces fréquentes révolutions avec autant de fidélité et ne les décrit si exactement. Quelquefois la multiplicité des détails fatigue l'attention, mais la vérité du récit et l'intérêt des résultats font vite oublier ce défaut. Le second livre, qui rappelle la fondation de Florence et les prompts accroissements qu'elle reçut des colonies romaines, a pour prologue des considérations sur l'utilité des colonies chez les anciens. Ce livre finit par le récit de l'abaissement total du parti des nobles; et dans le livre suivant, avant d'en faire voir les suites, l'historien s'arrête à considérer les maux qui résultent, dans toutes les républiques, du choc des partis de la noblesse et du peuple. Il compare les effets que cette collision eut à Rome avec ceux qu'elle eut à Florence. Le quatrième livre commence par de graves observations sur le sort des républiques qui, lorsqu'elles souffrent d'un vice de constitution, passent souvent de la liberté à la licence. Au commencement du cinquième livre, ce sont les vicissitudes qu'éprouvent tous les Etats et les alternatives continuelles du bien au mal qui fixent l'attention de l'historien philosophe.

Machiavel, quand il raconte une conjuration, en parle avec la complaisance d'un homme de l'art. Si les conjurés échouent, il n'accuse que leur jugement. Dans cet ouvrage, comme dans ses autres écrits, son caractère se manifeste. Il donne des preuves de son indifférence entre le bien et le mal; il rapporte avec une froide simplicité le massacre des Vêpres siciliennes. Sa réflexion s'arrête toujours sur les résultats, les effets; quant à prononcer sur les actions coupables un mot de blâme, une flétrissure, cela ne lui arrive jamais.

« L'*Histoire de Florence*, dit M. Charles Lacretelle, écrite après la perte de sa liberté, ressemble à un éloge funèbre. C'est surtout dans le premier livre que Machiavel développe la prodigieuse netteté et l'éclat lumineux de son esprit. Il y perce les plus profondes ténèbres de l'histoire et parvient, après avoir marqué tous les changements de races, d'idiome et de religion qui ont suivi la destruction de l'empire romain par les barbares, à nous donner la claire intelligence, et, pour ainsi dire, la clef de l'état actuel de l'Italie. »

L'histoire proprement dite de la république florentine commence dans Machiavel à l'année 1205 et va jusqu'à l'année 1494. Cette dernière partie de l'ouvrage est inférieure à la première; elle a pourtant un intérêt immense pour la postérité. On y trouve le plan et la clef de la politique des Médicis. Une des raisons de la gêne constante de l'auteur, c'est qu'il hait les Médicis et qu'il écrit l'*Histoire de Florence* sur un ordre qu'il en a reçu d'eux. Parmi tant de difficultés, il était malaisé de se tirer d'affaire. Il y réussit néanmoins. Il passe sur les griefs qu'il a contre Côme et Laurent de Médicis. Il a l'air de les célébrer, mais il les place sur un plan secondaire. Comme si leur nom suffisait à faire leur éloge, quand il l'a prononcé, il s'arrête, supposant que ce nom les loue suffisamment. Il est vrai que Laurent le Magnifique était doué de qualités extraordinaires; on ne pouvait se dispenser de le louer. Machiavel n'hésita point : il interrompit son histoire.

On possède les matériaux qu'il avait réunis pour la continuer et qu'il dédaigna d'employer. Ce sont des croquis informes, des fragments quelquefois étendus, mais non digérés, sans relations entre eux. On fait ordinairement suivre l'*Histoire de Florence* de ces fragments retrouvés dans les papiers de Machiavel et aussi des *Extraits de lettres aux dix de la Balia*. Tout cela manque d'ensemble. On aperçoit immédiatement que ce sont des notes prises au hasard et dans lesquelles Machiavel seul aurait pu mettre de l'ordre.

On connaît Machiavel. Il ne croyait pas à grand'chose, et avait pour les hommes le plus superbe mépris qu'on eût encore vu chez un historien. En religion, il professait les mêmes idées, c'est-à-dire que non-seulement il n'admettait aucun dogme particulier, mais qu'il était hostile au sentiment religieux lui-même. Il savait d'ailleurs s'accommoder à l'esprit de l'époque. Tout au plus remarque-t-on une pointe d'ironie dans les éloges qu'il décerne aux principes et aux hommes. A l'occasion, il admet les miracles. Par exemple, il en donne un en témoignage de la grandeur de Laurent le Magnifique. Ce miracle est à citer : « Jamais Florence ni l'Italie ne perdirent un citoyen aussi renommé par sa prudence que Laurent le Magnifique, aussi profondément regretté de sa patrie. *Le ciel montra par des signes manifestes les grands désastres que devait faire naître sa mort : ainsi l'on vit, entre autres, le tonnerre frapper avec tant de furie le sommet de l'église de Santa-Reparata, qu'une grande partie du faîte s'écroula, ce qui produisit un étonnement et une frayeur universels.* »

La meilleure traduction française de l'*Histoire de Florence* par Machiavel est celle de J.-V. Périès, t. V et VI des *Œuvres complètes* (Paris, 1824, 12 vol. in-8°).

Florence (HISTOIRE DE), par le Pogge (1455). Cet ouvrage, écrit en latin et l'un des monuments historiques du XVe siècle, n'a été imprimé qu'en 1715 (Venise, in-4°); mais il en existait une traduction italienne faite par un descendant du Pogge (Florence, 1598, in-4°).

Il se compose de huit livres et contient l'histoire de Florence depuis son origine jusqu'en 1455. Il n'en existe en français qu'un abrégé publié en 1720 dans les *Poggiana* (Amsterdam, 2 vol. in-12). Pogge est un historien à la façon moderne, qui décrit et laisse au lecteur le soin de juger. Il a un style soutenu et quelquefois déclamatoire. Il fait parler ses personnages à l'exemple de Tite-Live et de Xénophon; mais on sent que la taille leur manque pour être des héros. Pourtant l'histoire de Florence n'est pas dépourvue d'importance. Les guerres que se faisaient les villes italiennes et les petits Etats de la Péninsule sont en petit ce que sont en grand les guerres des plus puissantes nations. Il en est de même des événements intérieurs. Ce sont toujours les mêmes intrigues, les mêmes stratagèmes, les mêmes passions, les mêmes caractères, les mêmes révolutions. On y trouve encore les mêmes exemples de fidélité, de lâcheté, d'inconstance, de perfidie. La guerre à Florence est conduite comme chez tous les peuples, suivant l'intérêt du moment, l'ambition de ceux qui gouvernent, les intrigues secrètes.

Pogge, comme les autres historiens florentins, discute longuement les origines de Florence. On admet, d'après lui, et il se fonde sur un texte de Cicéron, que la ville des Médicis a eu pour mère une des colonies établies par le dictateur Sylla à Fiésoles, petite ville située à quelques milles de Florence : « *Hi sunt*, dit Cicéron en parlant des Florentins, *homines ex iis colonis quas Fesulis Sylla constituit* (Ce sont des colons établis par Sylla à Fésules). » Il n'est pas sûr, néanmoins, que Florence n'ait pas été fondée sous le triumvirat de César, Antoine et Lépide; c'est l'avis d'Ange Politien.

Florence, devenue florissante sous l'empire romain, saccagée au VIe siècle par Totila, relevée par Charlemagne, ne prend de réelle importance que vers le XIVe siècle. C'est sur les événements de cette époque et de la première moitié du XVe siècle que Pogge s'étend avec prédilection. Ces événements étaient récents. Ils intéressaient tout le monde, et Pogge, magistrat florentin, dans l'intérêt de sa fortune politique, devait surtout connaître et expliquer à autrui la situation de l'Italie au moment où il y jouait un rôle.

Le plus grand intérêt de son livre consiste dans les anecdotes qu'il a recueillies sur le compte des hommes considérables du temps. Sans avoir un grand esprit ni des connaissances très-étendues, il sait montrer ses contemporains sous leur vrai jour. Peut-être le fait-il instinctivement. Mais il aime les bons mots échappés à des personnages, et il y en a qui contiennent tout un portrait. Là est le secret de l'autorité qu'on lui accorde. Tandis que le vulgaire des historiens, ou même les plus illustres, s'évertuent à exposer un fait connu ou à suivre les péripéties d'une longue négociation, le Pogge, qui était un facétieux, prend les hommes dans l'intimité et se plaît à les montrer en déshabillé. A cet égard, les bons mots, et il en existe des recueils volumineux, sont plus intéressants à consulter au point de vue des mœurs d'alors que son *Histoire* elle-même. Papes, empereurs, rois, princes, cardinaux, évêques, gens de loi, bourgeois, paysans, toutes les classes sociales figurent tour à tour dans ses contes. Il cite leurs faits et gestes, plutôt en vue de s'en amuser que de nous instruire. Il a cédé à cette tentation dans son *Histoire de Florence* comme dans ses autres ouvrages, et il doit à ce défaut la moitié de sa notoriété.

L'*Histoire de Florence*, écrite dans un latin assez lourd, n'a pas un grand mérite littéraire. Ce fut sans doute la cause qui la fit bientôt délaisser. On ne prit même pas la peine de l'imprimer quand l'art de Gutenberg eut facilité la diffusion des travaux de l'esprit. Les moralistes et les érudits modernes ont fait au Pogge, considéré comme historien, une réputation posthume sur laquelle il était loin de compter.

Florence (LE SIÉGE DE) [l'*Assedio di Firenze*], roman historique de Guerrazzi, publié en 1836. C'est le récit grandiose et mouvementé de la lutte suprême et glorieuse qui fit expirer la liberté florentine sous les armes de Charles-Quint. Voici le court résumé de cette page intéressante de l'histoire de l'Italie.

Le 16 mai 1527, les Florentins, secouant le joug des Médicis, rétablissaient la république. Menacés par la coalition du pape et de l'empereur, ils avaient aussitôt pris les armes. Pour fortifier les murs de la ville, ils avaient appelé de Rome Michel-Ange, qui s'était empressé de venir mettre son génie au service de sa patrie; malheureusement, ils confièrent le gouvernement de la ville à Malatesta Baglioni, dont la trahison rendit inutiles les prodiges de valeur des citoyens florentins, commandés par François Ferruccio, contre les bandes allemandes qui venaient de saccager Rome. Arrivé sous les murs de Florence le 14 octobre 1529, le prince d'Orange donne l'assaut le 10 novembre; mais les assiégés le repoussent glorieusement; puis, malgré l'abandon des Vénitiens, qui firent leur paix séparément avec Charles-Quint, ils opèrent de brillantes sorties contre l'ennemi le 21 mars et le 5 mai 1530. Le 27 avril, Ferruccio, qui tenait la campagne à la tête de quelques milliers d'hommes, prend Volterre et la défend ensuite vaillamment pour y former une armée de secours, avec laquelle il espérait dégager Florence. Mais le prince d'Orange, instruit de ses desseins et favorisé par l'inaction calculée du traître Malatesta, lève le siége pour marcher contre Ferruccio, et, le 2 août 1530, une rencontre meurtrière a lieu à Gavinana, à la suite de laquelle les deux chefs d'armée tombent mortellement blessés. Les impériaux, toutefois, étant plus nombreux, finissent par rester maîtres du champ de bataille. C'en était fait dès lors de la république de Florence, qui, après une héroïque résistance de dix mois, fut forcée de capituler, pour être ensanglantée aussitôt par les supplices et livrée ensuite à l'affreuse tyrannie d'Alexandre de Médicis.

Tel est le cadre de ce drame historique, dans lequel brillent les grandes figures de Michel-Ange, de Machiavel, de Ferruccio.

Le *Siége de Florence* l'emporte en énergie et en puissance d'imagination sur la plupart des autres ouvrages de Guerrazzi. Ici, l'inspiration est haute et l'âme du patriote prête des accents terribles à cette mâle indignation qu'inspirait à tout homme généreux l'état de l'Italie à cette époque. Citons spécialement l'introduction, le chapitre dans lequel Michel-Ange reçoit une mission secrète, le tableau de Florence à l'agonie et la lutte de François Ferruccio contre ses ennemis. Toutes ces pages sont tracées de main de maître.

Ce beau livre a cependant un défaut capital. Guerrazzi peint Florence comme un ancien et splendide monument que les rayons de la civilisation moderne dorent d'une teinte éclatante, mais sans pénétrer dans ses profondeurs. Ce passé, avec ses gloires et ses grandeurs, Guerrazzi semble ne pas espérer le voir renaître; dans son amertume et son dédain, il préfère s'ensevelir sous les ruines de la république. C'est là, il faut le dire, le stérile, mais infaillible résultat de l'école de Byron et de Foscolo, à laquelle Guerrazzi appartient.

Florence (LA CHARTREUSE DE). V. CHARTREUSE.

FLORENCE, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat d'Alabama, tête de navigation de la rivière Tennessee, presque en face de la ville de Tuscumbia; 1,500 hab. Cette petite ville, très-prospère, est l'entrepôt d'un commerce considérable; c'est là que viennent se concentrer pour l'exportation les produits d'une grande partie du Tennessee. Un chemin de fer l'unit à l'Arkansas, au Tennessee, au Mississipi, à la Géorgie, à la Caroline du Sud et aux Etats du Nord et du Centre. Un magnifique pont de 800 mètres unit à Florence les deux rives du Tennessee. Grandes manufactures de coton.

FLORENCE (Nicolas-Joseph BILLIOT-LAFERRIÈRE, dit), acteur de la Comédie-Française, mort en 1816. Artiste médiocre et dénué de moyens extérieurs, Florence serait aujourd'hui tout à fait oublié, s'il n'avait été un excellent professeur et s'il n'était resté comme le type singulier du comédien dévoué absolument à son art. Il parut d'abord en province, à Lyon principalement, puis fit partie de la troupe de la Montansier et entra, en 1777, à la Comédie-Française; il jouait les rôles de pères nobles et de confidents; mais ce n'était là que le côté obscur de son talent, et il déploya bien plus d'habileté hors de la scène, soit à former des élèves, comme Naudet et Mlle Duchesnois, soit à soutenir les intérêts de la Comédie dans une foule de circonstances difficiles. C'était à lui que revenaient toutes les négociations et démarches, et il s'en acquittait avec un zèle et un sérieux diplomatique on ne peut plus divertissant. C'est lui qui, dépêché près de Mlle Contat, qui refusait de jouer et boudait ses collègues, lui montra sa jambe, brisée en tombant dans une trappe et reboutée tant bien que mal, lui déclarant qu'il allait se la fracturer de nouveau sous les yeux de la belle actrice, si elle ne se rendait à son poste. Mlle Contat s'inclina devant cette tragique menace.

Les anecdotes fourmillent sur le compte de cet excentrique. Quoique profond diplomate, il avait l'humeur batailleuse. Averti un soir un peu brusquement par un de ses collègues d'avoir à entrer en scène, il se trouve choqué du ton, et comme, dans son rôle, il avait l'épée au côté, il dégaîne et force l'autre, un nommé Larive, à en faire autant. Les voilà qui ferraillent tous les deux dans le fond du théâtre. Les spectateurs, rangés sur les côtés de la scène, croient qu'ils jouent leurs rôles et ne les séparent qu'en les voyant prêts à s'embrocher. Florence fut enfermé pour huit jours au For-l'Evêque, à la suite de cette escapade.

Son admiration pour les grands comédiens était sans bornes; il aimait à rappeler sa première rencontre avec Lekain. C'était à Lyon, où il était alors engagé; Lekain devait l'avoir pour confident dans *Tancrède*. N'ayant pas répété ensemble, ils ne se connaissaient ni l'un ni l'autre. Dans la coulisse, au moment de la représentation, Florence vit venir à lui le tragédien, dont l'extérieur le stupéfia. « Quoi! se dit-il, c'est là ce grand artiste! Ah! qu'il est petit!... » Il lui adressa la parole, et la simplicité que Lekain mit à lui répondre le fortifia dans la pensée que c'était une réputation usurpée, dont le public connaisseur de Lyon allait faire une prompte et éclatante justice. Le moment venu de paraître sur la scène, Lekain lui dit d'un air et d'un ton où l'on voyait déjà Tancrède : « Entrez, monsieur. » A cet accent inattendu, le pauvre Aldamont se trouble, obéit, arrive au milieu du théâtre, se retourne et trouve un héros d'une noblesse si imposante, qu'il en perd la mémoire et la voix. Dès le premier vers de la scène où Tancrède, suivi de deux écuyers qui portent sa lance et son écu, dit :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Florence est saisi d'une terreur sous l'impression de laquelle il demeure pendant toute la pièce. Il fallut que le souffleur l'assistât pour qu'il pût commencer son rôle :

Seigneur, c'est trop vanter nos services vulgaires...

Plus tard, en rappelant les détails de cette soirée mémorable, il s'écriait plein d'enthousiasme pour le grand tragique : « Ah! monsieur, il touchait aux frises! »

FLORENCÉ, ÉE adj. (flo-ran-sé — lat. *flos, floris*, fleur). Blas. Se dit d'une fleur de lis qui a des boutons entre ses pétales : *De Chouilly de Lermang : D'azur, à la fasce d'argent, accompagnée en chef de trois lis au naturel, et en pointe d'une fleur de lis* FLORENCÉE *d'or.* ‖ Se dit aussi d'une croix terminée à ses quatre extrémités par une fleur de lis : *De Chappes : D'azur, à une croix* FLORENCÉE *d'or.*

FLORENCOURT (François CHASSOT DE), publiciste allemand, né à Brunswick en 1804, descend d'une famille française, originaire de Normandie. Il fit ses études de droit à Marbourg, puis à Kiel, s'affilia aux sociétés secrètes qui, après 1830, produisirent une grande agitation politique en Allemagne, se vit compromis dans l'affaire de Francfort (1833), mais fut relâché après quelque temps d'emprisonnement. M. de Florencourt se tourna alors du côté du journalisme, habita plusieurs villes, entre autres Naumbourg, Halle et Vienne, prit successivement part à la rédaction des *Feuilles littéraires et critiques*, du *Journal populaire de la ville et de la campagne*, du *Correspondant de l'Allemagne du Nord*, etc.; depuis 1851, époque où il s'est fixé à Vienne, il est devenu un des collaborateurs du *Deutsche Volkshalle*. M. de Florencourt s'est constitué en Allemagne un des plus ardents champions du parti aristocratique, un des adversaires les plus acharnés des droits des peuples et des assemblées issues du suffrage populaire. Il a vivement combattu, pendant son séjour à Naumbourg, le réformateur protestant Ulrich, et a abjuré solennellement le luthéranisme en 1850 pour se faire catholique. Outre un grand nombre d'articles, on a de lui : *Etat religieux, politique et littéraire de l'Allemagne* (Leipzig, 1840); *Feuilles volantes traitant des questions du jour* (Naumbourg, 1845); *Esquisses du temps* (1847-1848, 3 vol.); *Sur la question de la constitution en Prusse* (1847); *Francfort et la Prusse* (1849); *Mon retour au dogme chrétien et à l'Eglise chrétienne* (1851), etc. — Son frère aîné, Guillaume CHASSOT DE FLORENCOURT, a été professeur à Trèves et s'est occupé spécialement de numismatique et d'antiquités. Ses principaux ouvrages sont : *Documents pour servir à la connaissance du culte des dieux dans la Gaule Belgique* (Trèves, 1842); *Explication des légendes énigmatiques des monnaies commémoratives de Romulus* (1843), etc.

FLORENSAC, ville de France (Hérault), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Béziers, sur la rive gauche de l'Hérault; pop. aggl. 3,772 hab. — pop. tot. 3,877 hab. Fabrique d'huile; commerce d'eaux-de-vie, vins, grains, farines. Beau pont suspendu.

FLORENT (SAINT-), bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. S.-O. de Bastia, sur le penchant d'une colline, au fond d'un vaste golfe, au milieu de marais aux vapeurs méphitiques; pop. aggl. 757 hab. — pop. tot. 771 hab. Mines d'argent; éducation de vers à soie. Petit port de cabotage, dont le mouvement, en 1861, a été de 59 navires et 2,000 tonnes à l'entrée, 129 navires et 3,000 tonnes à la sortie. « Saint-Florent, disait Napoléon à Sainte-Hélène, est une des stations les plus heureuses que je connaisse. Elle touche à la France, elle confine à l'Italie. Ses atterrages sont sûrs, commodes, peuvent recevoir des flottes considérables. J'en eusse fait une ville grande, belle, qui eût servi de capitale; je l'eusse déclarée place forte. Elle eût eu constamment des vaisseaux en station. » Saint-Florent, en dépit des avantages de sa situation, n'est qu'un village sans importance. De vieilles murailles d'enceinte et un donjon attestent sa prospérité passée. La ville de Saint-Florent fut prise au XIIIe siècle par André Doria; mais elle résista, en 1794, aux Anglo-Paolistes.

FLORENT-LE-VIEIL (SAINT-), bourg de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 38 kilom. N.-O. de Cholet, sur un coteau de la rive gauche de la Loire; pop. aggl. 1,034 hab. — pop. tot. 2,327 hab. Tanneries, métiers pour la fabrication de Nantes et de Cholet; fabriques d'huile, de sabots; moulins, pépinières. Commerce de bestiaux et de farines. Ce bourg, qui offre des points de vue délicieux sur les bords riants et fertiles de la Loire et sur les îles ombragées qui la divisent en plusieurs bras, doit son origine à une abbaye détruite pendant les guerres de la Vendée. L'église de cette abbaye, récemment restaurée, est d'un aspect très-pittoresque; le clocher est formé d'une tour octogonale, couronnée d'une sorte de tiare, symbole de l'indépendance de l'abbaye bénédictine, qui ne relevait que du pape. En 1793, 4,000 prisonniers républicains, entassés dans cette église, allaient être massacrés par les Vendéens, lorsqu'un mot de Bonchamps leur sauva la vie. Le monument qui a été élevé dans l'église de Saint-Florent, en l'honneur de Bonchamps, est l'œuvre du célèbre David (d'Angers), dont le père était au nombre des prisonniers bleus sauvés par le héros vendéen. « Un soubassement en marbre blanc, décoré de festons de lauriers, de cyprès et de deux figures allégoriques en bas-relief, qui représentent l'une la France, l'autre la Religion, supporte la statue du marquis de Bonchamps, un peu plus grande que nature. En avant est un sarcophage en marbre noir. Couché sur un brancard qui a servi à le transporter, le général vendéen vient de se soulever à demi en s'appuyant sur son bras gauche. Il est nu jusqu'à la ceinture, car on l'a dépouillé de ses vêtements pour examiner ses blessures. Son manteau, jeté sur son bras droit, qu'il lève en suppliant, recouvre la partie inférieure de son corps. Il prononce d'une voix expirante ces derniers ordres écrits sur le socle qui le supporte : *Grâce aux prisonniers, Bonchamps l'ordonne*. Ce monument est un des chefs-d'œuvre du grand artiste angevin. » Pour consacrer le souvenir du passage de la duchesse d'Angoulême, on a élevé, sur l'esplanade voisine de l'église, une colonne du pied de laquelle on découvre un beau panorama. Le cimetière renferme les ruines d'une belle chapelle en style gothique fleuri du XVe siècle.

FLORENT ou FLORIS Ier, septième comte de Hollande, mort en 1061, était fils de Thierry II, à qui il succéda en 1039, concurremment avec son frère, Thierry III, puis, à la mort de celui-ci, devint comte de tout le pays, en 1049. Il eut à lutter contre plusieurs de ses puissants vassaux, notamment contre l'évêque d'Utrecht, Bernald, fut obligé d'avoir recours à Henri IV, empereur d'Allemagne, pour l'aider à comprimer une révolte des Frisons (1058) et périt massacré avec sa suite par un parti de Brabançons. Une de ses filles, Berthe, devint la femme de Philippe Ier, roi de France. — FLORENT II, dit *le Gros* ou *le Gras*, neuvième comte de Hollande, mort en 1122, succéda à son père, Thierry V, en 1091. Ce prince dévot eut un règne pacifique que troubla seule une révolte bientôt comprimée des West-Frisons. — FLORENT III, onzième comte de Hollande, mort à Antioche en 1190, était fils de Thierry VI, à qui il succéda en 1157. Il soumit, en 1161, les West-Frisons de Dreghte, depuis longtemps révoltés, eut à lutter contre le comte de Flandre et le duc de Brabant, qui envahirent la Hollande (1165), fut battu près d'Arnstein (1166), fait prisonnier et envoyé à Bruges, où il resta captif jusqu'en 1168. Peu après son retour, Florent III eut à comprimer une nouvelle révolte des West-Frisons. L'inondation de la Hollande, par suite de la rupture des digues, en 1170, et les calamités qui s'ensuivirent suspendirent les hostilités et tournèrent les esprits d'un autre côté que celui de la guerre. En 1178, Florent combattit les Frisons avec des chances diverses et les força à acheter la paix. En 1189, il partit pour la terre sainte, se conduisit brillamment au siége de Damiette et mourut peu de temps après. — FLORENT IV, quinzième comte de Hollande, né en 1210, mort en 1234 ou 1235, succéda en 1223 à son père, Guillaume Ier, sous la tutelle de son oncle Gérard, comte de Gueldre. Il prit part à diverses guerres intérieures, secourut Othon, évêque d'Utrecht, attaqué par le seigneur de Coevorden, fut mis à la tête d'une espèce de croisade contre les Stadings révoltés contre l'archevêque de Brême, et périt, selon les uns, à Nimègue, selon d'autres à Corbie, tué dans un tournoi, d'après Albert de Stade, assassiné, d'après d'autres chroniqueurs, par un mari jaloux, Philippe, dit *Hurepel*, comte de Boulogne. C'est sous le règne de Florent IV, en 1230, qu'eut lieu, en Hollande, l'épouvantable débordement de la mer qui a formé le grand golfe du Zuyderzée. — FLORENT V, dix-septième comte de Hollande, né à Leyde en 1254, mort en 1296, avait pour père Guillaume II, dit *Williquins*, à qui il succéda en 1256, n'ayant encore que deux ans. Pendant sa minorité, la Hollande fut successivement gouvernée par son oncle Florent, par sa tante Alix et par les princes de Gueldre. A sa majorité, Florent prit en main le pouvoir. En 1272, il commença contre les West-Frisons révoltés une guerre qui se prolongea pendant dix-sept ans, au bout desquels ils firent leur soumission (1287). Deux ans auparavant (1285), Florent avait conclu avec le gouvernement anglais un traité de commerce avantageux pour la marine hollandaise. Enfin, en 1290, il prit les armes contre son beau-père, Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il défit complétement en 1295. Le comte de Hollande, pour s'attacher les communes, étendit leurs libertés et leurs priviléges, ce qui mécontenta la noblesse. Une conspiration, à la tête de laquelle se trouvait Gérard de Vielsen, dont il avait violé la femme, se forma contre lui. Enlevé pendant une partie de chasse, Florent fut poignardé par les conjurés.

FLORENT (François), jurisconsulte et canoniste français, né à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or), vers la fin du XVIe siècle, mort à Orléans en 1650. Après avoir étudié le droit à Toulouse, il fut reçu avocat au parlement de Dijon en 1622. Il se fit dans le barreau une grande réputation, et Charles Févret le choisit pour le principal interlocuteur de son dialogue : *De claris Fori Burgundici oratoribus*. Plus tard, il se rendit à Paris, où il entra en relations avec Henri de Mesme, prévôt des marchands, Jérôme Bignon, Grotius, le P. Sirmond, les frères Dupuy et autres savants de son temps. En 1630, il fut nommé professeur de droit à Orléans, et, en 1644, le garde des sceaux, Molé, qui l'honorait de son estime, lui procura une chaire de droit canon à Paris et obtint pour lui une pension de 2,000 livres. On a de Florent : *Dissertationum selectarum juris canonici libri duo* (Paris, 1632, in-8°). Cet ouvrage a été réimprimé par J. Doujat avec des œuvres posthumes de Florent, sous le titre d'*Opera juridica* (Paris, 1679, 2 vol. in-4°). Parmi les travaux de ce jurisconsulte qui sont restés manuscrits, nous citerons des *Extraits des conciles* et divers traités (2 vol. in-fol. et plusieurs in-4°).

FLORENT CHRESTIEN, poëte français. V. CHRESTIEN.

FLORENTIN, INE s. et adj. (flo-ran-tain, i-ne — rad. *Florence*). Géogr. Habitant de Florence; qui appartient à Florence ou à ses habitants : *Les* FLORENTINS. *Le peuple* FLORENTIN. *La république* FLORENTINE.

— s. f. Comm. Satin façonné qui fut d'abord fabriqué à Florence. ‖ Serge de Rome basinée, faite de laine peignée.

Florentine (ÉCOLE). Ce fut à Florence que prit naissance, au XIIIe siècle, le mouvement intellectuel qui devait régénérer l'humanité abâtardie par les longs siècles d'ignorance du moyen âge. « Au milieu des convulsions de ses guerres civiles, dit Sismonde de Sismondi, Florence a renouvelé l'architecture, la sculpture et la peinture; elle a produit le plus grand des poëtes dont encore aujourd'hui puisse se vanter l'Italie; elle a remis la philosophie en honneur; elle a donné en faveur des sciences une impression qui a été suivie par toutes les villes libres d'Italie, et elle a fait succéder à la barbarie les siècles des beaux-arts et du goût. » Nous allons suivre, d'un pas rapide, le développement des arts à Florence.

— I. PEINTURE. Des artistes grecs avaient apporté en Italie, au XIe et au XIIe siècle, le style et le goût de leur école : les peintres indigènes les imitèrent et profitèrent de leurs leçons. Les œuvres exécutées dans la manière byzantine n'avaient guère d'autre mérite que la vivacité du coloris, rehaussée encore par les fonds d'or sur lesquels se détachaient les figures; ces figures, d'un dessin sec et anguleux, avaient des attitudes roides et gauches; le mouvement, l'expression, la vie faisaient défaut. Le Florentin Cimabue (1240-1300), qui avait commencé par prendre des leçons des peintres grecs, ne tarda pas à abandonner de pareils modèles pour étudier la nature elle-même; il fut le premier, parmi les modernes, qui réussit à la rendre avec quelque vérité, et il dépassa tellement ceux qui l'avaient précédé, qu'on a daté de lui la renaissance de la peinture. Mais c'est à Giotto (1276-1336), son élève, que revient plus justement l'honneur d'avoir affranchi la peinture des règles étroites du byzantinisme, d'avoir exprimé les passions, distribué avec goût les personnages d'une même composition, dessiné avec vérité et en même temps avec élégance. Le premier peintre des temps modernes avait pour ami le premier poëte, Dante, dont il fit le portrait et dont il traduisit avec son pinceau quelques-unes des conceptions littéraires. Giotto, doué d'une imagination féconde et d'une activité qui tient du prodige, multiplia dans l'Italie entière les preuves de son génie; il créa un grand mouvement artistique et exerça une influence qui subsista jusque vers la fin du XVe siècle. Parmi les artistes qui se formèrent sous sa direction, on nomme : Stefano, de Florence, son petit-fils, qui fut surnommé le « singe de la nature, » tant il apportait de soin à imiter la réalité, et Taddeo Gaddi (1300-1366), qui exécuta de nombreux travaux à Florence, à Pise, à Arezzo, et qui, au dire de Vasari, fut supérieur à son maître et pour le coloris et pour la délicatesse de sa manière. Stefano forma à son tour Tommaso, plus connu sous le nom de *Giottino* (petit Giotto), que lui valut son habileté à imiter le chef de l'école florentine. Taddeo Gaddi eut pour élèves ses deux fils, Giovanni et Angiolo, le moine camaldule Lorenzo, Giovanni de Milan et Jacopo de Casentino. Angiolo Gaddi et Jacopo de Casentino formèrent à leur tour, le premier Antonio Veneziano, le second Spinello d'Arezzo. Ces deux derniers furent employés à la décoration du Campo-Santo de Pise, véritable musée de l'art italien primitif, où Giotto avait lui-même exécuté des fresques et où travaillèrent encore Andrea Orcagna (mort en 1376), Spinone Memmi, de Sienne, et Buffalmacco, de Florence, artistes qui, bien que n'ayant pas étudié sous Giotto, subirent néanmoins l'influence de cet illustre maître et purent à ce titre être comptés au nombre des peintres appelés *giottesques*. A cette école se rattache aussi Duccio Buoninsegna, de Sienne (mort en 1340), grand artiste dont le nom mériterait d'être plus connu.

Avec le XVe siècle commence une phase nouvelle pour l'art florentin. Dans Florence, devenue l'une des villes les plus puissantes, les plus riches, les plus prospères de l'Italie, s'élevèrent une foule d'églises et de palais que les peintres remplirent de leurs œuvres. Il faut avoir vu les restes considérables de ces peintures murales ou fresques, pour se faire une idée exacte du génie des maîtres florentins du XVe siècle. Faute d'avoir fait le voyage d'Italie, on juge fort mal ces grands maîtres en France; c'est à peine même si on retient leurs noms. Nous avons entendu un homme intelligent, un littérateur, exprimer son étonnement des éloges accordés à Masaccio : « Qui connaît Masaccio? » nous dit-il. Ceux qui ont visité Florence, lui répondîmes-nous, n'oublieront jamais Masaccio, l'artiste de génie qui a exécuté les fresques de la chapelle des Brancacci, dans l'église des carmes. Ces peintures ont ouvert à l'art une voie nouvelle, la voie où l'idéal se marie à la réalité, où la beauté des formes rehausse la vérité de l'expression. Vasari a dit ce mot profondément juste : « Tout ce qui a été fait avant Masaccio est peint; tout ce qu'il a fait est vrai et animé comme la nature même. » Masaccio devança Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, et on ne peut mieux faire son éloge qu'en disant que ces grands maîtres étudièrent et copièrent ses œuvres. Le malheur est que Masaccio, mort à quarante et un ans (1443), n'a produit aucun de ces tableaux de chevalet qui, transportés à l'étranger et placés dans les musées, attirent l'attention de la foule et popularisent le nom de leurs auteurs. Masolino da Panicale (1383-1415) est moins connu encore en France que son élève Masaccio; les peintures qu'il exécuta, avant celui-ci, dans la chapelle des Brancacci, lui font le plus grand honneur; la manière en est large et forte.

Tandis que Masaccio commençait à formuler le grand style florentin, un humble moine dominicain, Giovanni da Fiesole (1387-1455), plus connu sous le nom de *Frà Beato Angelico*, que lui mérita la sainteté de sa vie, répandait dans ses compositions religieuses des trésors de grâce naïve, de candeur et de foi. Comme dessinateur, Fra Angelico est un peu maigre et ne respecte pas toujours les lois de la perspective; comme coloriste, il a l'éclat et la crudité des miniaturistes du moyen âge; mais ses anges et ses saints ont une beauté si suave, des expressions et des attitudes si célestes! Benozzo Gozzi, élève de Fra Angelico, hérita de la grâce de son maître; mais il eut plus d'ampleur et se rapprocha davantage de la réalité. Ses fresques du Campo-Santo de Pise sont tout à fait magistrales.

Un autre moine, bien différent de Fra Angelico par les mœurs comme par le style, Fra Filippo Lippi (1412-1469), occupe une place élevée dans l'école florentine; il se forma, non sous la direction de Masaccio, comme l'a prétendu Vasari, mais d'après les œuvres de ce maître. Il exécuta une grande quantité de travaux importants pour Côme de Médicis, pour les églises et les couvents de Florence et de Prato. De l'école de Filippo Lippi sortirent, entre autres artistes distingués, Fra Diamante, Francesco Pesello, dont le fils, Pesellino, fit preuve, dans une courte vie, de beaucoup de talent, et Sandro Botticelli (1447-1515). Celui-ci jouit d'une grande réputation en son temps; il peignit beaucoup de tableaux à petits personnages, dans le goût de Mantegna, et fut appelé à Rome par Sixte IV, qui le nomma surintendant des travaux de la chapelle Sixtine. Ses œuvres les plus importantes se voient dans cette chapelle célèbre, où travaillèrent en même temps que lui d'autres artistes qui ne font pas moins d'honneur à l'école florentine : Cosimo Roselli (né en 1430), Luca Signorelli (né vers 1441) et Domenico Ghirlandajo (né en 1449). Ce dernier fut un des maîtres les plus vaillants du XVe siècle; nul de ses rivaux n'eut une imagination plus riche et ne poussa plus loin la science du dessin, la justesse et l'élégance des mouvements, la noblesse et la vérité des expressions, la beauté souveraine des types et des attitudes. A ces qualités éminentes, il joignit, dans l'exécution de ses fresques, une entente admirable de la perspective et une vigueur de pinceau peu commune. Outre ses travaux de la Sixtine, il exécuta un grand nombre d'ouvrages considérables, notamment dans les églises de la Trinité et de Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence. Si nous ajoutons qu'il fut le maître de Michel-Ange, nous aurons fait connaître son titre le plus glorieux. Son fils Ridolfo (1482-1534) fut l'ami de Raphaël et soutint dignement l'honneur de son nom.

Nous citerons encore, parmi les artistes qui illustrèrent l'école florentine au XVe siècle : Paolo Uccello (1396-1479), qui appliqua l'un des premiers les principes de la perspective à la peinture; Filippino Lippi (mort en 1505), fils de Fra Filippo et élève de Botticelli, qui eut l'honneur de terminer les peintures que Masaccio avait laissées inachevées dans la chapelle des Brancacci, et qui montra une grande habileté dans la peinture des fonds de paysages, des édifices, des costumes, des armures, des vases, des trophées et autres accessoires appelés *grotesques* par les Italiens; Raffaellino del Garbo (mort en 1524), élève de Filippino Lippi, dont il imita parfaitement le style et avec lequel il travailla, à Rome, dans l'église de la Minerve; Alessio Baldovinetti, qui fut le maître de Domenico Ghirlandajo; Andrea del Castagno, qui passe pour avoir assassiné le Vénitien Domenico, après lui avoir dérobé le secret de la peinture à l'huile, que celui-ci tenait d'Antonello de Messine, élève de Van Eyck; Pietro et Antonio Pollaiuolo, statuaires et peintres, qui paraissent s'être formés à l'école de Castagno, et qui s'appliquèrent surtout à l'étude du nu; Attavante, miniaturiste d'un très-grand talent; Andrea Verocchio (1431-1488), plus célèbre comme sculpteur que comme peintre, maître du Pérugin et de Léonard de Vinci.

Les peintures, fresques et tableaux portatifs des divers maîtres florentins du XVe siècle sont remplis de portraits qui ajoutent un grand intérêt historique à l'intérêt que ces ouvrages présentent au point de vue de l'art. Ces portraits sont ordinairement ceux des peintres eux-mêmes et de leurs amis, des magistrats, des prélats, des grands seigneurs et des nobles dames de l'époque; les Médicis, qui donnèrent aux travaux d'art une impulsion des plus vives et furent de véritables Mécènes, ont été représentés dans une multitude de tableaux de l'époque. La vie qui anime ces figures nous étonne encore aujourd'hui; il semble qu'elles regardent réellement et qu'elles vont entrer en conversation avec le spectateur. La peinture avait ainsi fait d'immenses progrès au XVe siècle; mais il lui manquait encore cette souplesse, cette grâce idéale, cette perfection divine qui est le triomphe de l'art. « Il restait encore, dit Lanzi, à joindre aux formes le beau idéal; au dessin, l'exactitude; au coloris, l'harmonie; à la perspective aérienne, une méthode régulière; aux compositions, de la variété; enfin, de la légèreté au pinceau. » Ces perfectionnements, longtemps cherchés, furent réalisés vers la fin du XVe siècle et le commencement du XVIe.

Ici apparaît le grand nom de Michel-Ange (1474-1563); ce maître des maîtres fut avant tout un dessinateur d'une puissance, d'une audace et d'une science incomparables. A son exemple, les autres peintres florentins négligèrent le coloris et s'attachèrent particulièrement à exprimer, par la justesse des lignes, les mouvements les plus hardis, les raccourcis les plus difficiles. « L'école florentine, dit encore Lanzi, ne s'est pas distinguée par le mérite du coloris, et c'est ce qui lui a fait donner par Mengs l'épithète de *mélancolique*. Elle n'est pas non plus très-recommandable quant aux draperies, ce qui a fait dire par d'autres que les costumes des figures de cette école sont choisis et taillés avec économie. Elle n'offre point une grande perfection à l'égard du relief. On ne voit rien de frappant dans la beauté de ses figures, parce